

Nicole Moran
(Michèle Nikolai)

LA MORT BLEUE



Roman policier

1942

*bibliothèque
numérique
romande
ebooks-bnr.com*

Nicole Moran
(Michèle Nikolai)

LA MORT BLEUE

Roman policier

1942

bibliothèque numérique romande
ebooks-bnr.com

COLLECTION
POLICE-EXPRESS
SÉRIE BLEUE N° 2

1^F 50

La Mort bleue



Roman policier de Nicole MORAN

I

Avec un sifflement déchirant, le rapide de Lyon entra en gare à Paris. La machine stoppa enfin, laissant échapper des jets de vapeur. Tous les voyageurs se hâtèrent vers la sortie, au milieu de cette atmosphère si étrangement nostalgique des gares. Tout paraissait normal et, cependant, un drame avait eu comme théâtre un wagon de ce train. Rapidement, les hommes d'équipe exécutèrent les manœuvres nécessaires pour mettre ce wagon sur une voie de garage. Le chef de train, dès l'arrivée du convoi, gagna le bureau du commissaire de gare. L'homme paraissait profondément ému, les traits tirés, les yeux creux. En l'apercevant, le commissaire, un gros homme jovial et bon vivant, s'exclama :

— Que se passe-t-il, mon bon Tessier ? Vous paraissez vraiment alarmé...

Après avoir enlevé sa casquette, le chef de train s'écroula sur une chaise en balbutiant :

— C'est horrible ! horrible ! monsieur le Commissaire...

Le commissaire Garcin se leva sans mot dire, mais en souriant. Il ouvrit un placard, en sortit un verre et une bouteille de fine.

— Buvez cela, dit-il, et racontez-moi votre histoire. Si, comme moi, vous aviez trente ans de métier, je vous jure bien que vous ne vous évanouiriez pas pour une bagatelle.

Le chef de train but, et un peu de couleur lui vint aux joues. Il faisait bon, dans ce bureau où le petit poêle-cloche rougeoyait. Depuis la veille, la neige tombait à gros flocons ; l'hiver, tardif, puisqu'on atteignait la fin janvier, serait peut-être plus rude qu'on ne le supposait.

— Il ne s'agit pas d'une bagatelle, reprit le chef de train réconforté. Un crime a été commis dans mon train, le 127, venant de Lyon.

— Bien ! Vous avez suivi les consignes réglementaires ?

— Oui, monsieur le Commissaire. Le wagon doit être maintenant placé sur une voie de garage. Quant aux voyageurs qui l'occupaient durant le trajet, ils s'y trouvent encore ; quatre de mes hommes les surveillent.

— Parfait ! approuva le commissaire en allumant sa courte pipe de merisier. Puisque nous avons quelques minutes devant nous, racontez-moi ce que vous savez, mon vieux Tessier.

» Dites-moi donc aussi pourquoi vous êtes si ému... Vous, un vieux dur-à-cuire de la compagnie ?

— Vous allez le savoir, monsieur le Commissaire, il vaut mieux que je commence par le début.

— Normal ! Allez-y.

— Eh bien ! une demi-heure avant l'arrivée à Paris, le garçon de la voiture 4, qui ne comporte que des couchettes, prévint les voyageurs de notre arrivée. Au sleeping 3, aucune réponse. Il insiste, toujours rien. Inquiet, Richard vient me trouver et j'ouvre la porte.

» Le spectacle était affreux, monsieur le Commissaire !

» L'occupant de la couchette, immobile, fixait le plafond de ses yeux exorbités.

» Son visage boursoufflé était bleu, tout bleu, monsieur le Commissaire... C'est répugnant à voir...

» La vitre était ouverte et les vêtements éparpillés dans le sleeping.

» C'est tout, monsieur le Commissaire. »

Le gros Garcin tэта sa pipe un long moment sans répondre, puis il grommela enfin :

— Le mort est bleu, vous dites... enfin, le visage du mort. Il s'agit donc d'une mort par strangulation.

— Je ne crois pas, monsieur Garcin. J'ai déjà vu des pendus, et une fois, en 1935, un homme étranglé. Eh bien ! ce n'est pas cela du tout. Le voyageur est bleu, mais véritablement bleu... et non seulement son visage, mais encore ses mains et une jambe que l'on aperçoit, sortant de la couchette.

— Ça, par exemple ! Je n'ai vu de ma vie une chose pareille !

» Allons-y tout de suite, Tessier. »

Vivement, le commissaire enfila son pardessus, noua un épais foulard autour de son cou et mit ses gants fourrés de peau de mouton.

D'un pas rapide, les deux hommes gagnèrent la voie sur laquelle se trouvait, isolé, le wagon du crime. Dès qu'il eut franchi la por-

tière, le commissaire fut assailli par un homme de stature imposante, au regard autoritaire.

— Monsieur, dit cet inconnu, va-t-on, oui ou non, me laisser partir ?

» Mon nom est Gardant, je suis directeur au ministère du Travail, où le ministre m'attend d'urgence.

» Ces manières sont inqualifiables, et je vous garantis que vous aurez de mes nouvelles, monsieur... Comment vous appelez-vous, d'abord ? »

— Commissaire Garcin, de la gare du P.-L.-M. Il faut nous excuser, monsieur, mais nous observons strictement la loi. Je vais réduire votre attente au minimum, mais il faut que je fasse mon métier.

— Pourquoi me retient-on, sacrebleu ! tonna l'autre, au comble de la rage.

— Vraiment, vous ne le savez pas ? questionna Garcin avec un sourire ironique.

— Non, commissaire, et cela ne se passera pas comme cela. Vous vous repentirez d'agir, vis-à-vis d'hommes respectables, de la même manière qu'avec vos criminels.

» Puis-je partir, oui ou non ? »

Le commissaire haussa ses puissantes épaules et répondit :

— Une seconde. Voulez-vous me suivre d'abord, monsieur ?

L'autre accepta, rageur, se sentant soutenu par les autres voyageurs qui protestaient contre ce qu'ils appelaient une détention arbitraire.

Le commissaire entraîna son compagnon devant la porte 3. Brusquement, il ouvrit et poussa le directeur du ministère du Travail.

Ce dernier ne put retenir une exclamation :

— Qu'est-ce que c'est que cette horreur !

Il devenait pâle, une sueur légère perlait à ses tempes.

Le repoussant dans le couloir, Garcin dit en se moquant :

— Comprenez, maintenant, pourquoi je vous retiens. Mais, d'ici une demi-heure, je pense que vous pourrez vaquer à vos affaires.

— Merci, monsieur, balbutia l'autre, mal remis de son émotion.

La porte refermée, le commissaire se trouva seul avec le mort.

— Travaillons, dit-il.

Tessier disait vrai, tout à l'heure. L'homme assassiné paraissait avoir été trempé dans un bain d'outremer. Une surhumaine angoisse tordait son visage.

Avec soin, le policier examina la cabine, regardant chaque chose. Mais il ne trouva absolument rien d'intéressant. Aucun indice, aucune trace...

— Si je savais, du moins, comment il est mort ? demanda tout haut Garcin.

À cet instant, on frappa à la porte et le médecin entra.

— Qu'en pensez-vous, docteur ? questionna le policier, après un salut cordial, car les deux hommes s'estimaient beaucoup.

Au bout d'un long moment, le praticien donna sa réponse. Certain que le décès n'était pas naturel, il ne savait trop à quel motif l'attribuer.

— Je soupçonne, dit-il pour conclure, qu'il doit s'agir d'un gaz spécial, mais quant à vous dire de quel gaz il s'agit, mon cher Commissaire... Je ne suis pas plus avancé que vous.

— De toute façon, il y a eu crime ?

— Certainement, aucune maladie ne bleuit ainsi un cadavre. Je pense, cependant, que l'autopsie confirmera qu'il s'agit d'un gaz, mais je ne crois pas qu'il faille compter en déceler la nature.

— L'affaire est d'importance. Cet homme est un riche fermier de Touraine. Je suppose qu'il a été assassiné parce qu'on désirait le voler ! Il ne reste que de la menue monnaie dans les poches de la victime, qui ne venait pas à Paris sans argent.

» Donc, crime banal, mais ce qui l'est moins, c'est le procédé employé.

» Comment a-t-on pu utiliser le gaz ?

— Très simplement. Par exemple, il suffit de briser une ampoule minuscule. Vous n'avez trouvé aucune trace d'objet de ce genre ?

— Non, mais le criminel a pu faire disparaître l'ampoule en venant dépouiller le cadavre. D'autre part, le fait que la vitre était baissée vient corroborer votre théorie. Le criminel a fait ainsi disparaître toute trace de son gaz.

Le docteur approuva :

— Il risquait également d'être intoxiqué lui-même, à moins qu'il ne dispose, ce dont je doute, d'un masque spécial.

— Pourquoi n'aurait-il pas un masque ? Un homme capable d'utiliser une arme aussi spéciale doit disposer sans difficulté d'un appareil de ce genre.

— Certes, mon cher Commissaire, seulement, on ne passe guère inaperçu dans le couloir d'un wagon avec un masque à gaz sur le visage.

— Très juste, approuva le policier ; cependant notre homme peut d'abord s'assurer qu'il ne passe personne dans le couloir, mettre son masque et pénétrer immédiatement dans le sleeping.

— Possible... Enfin, il s'agit de détails que vous éluciderez fort bien. Vous allez me permettre de prendre congé, car j'ai un certain nombre d'affaires...

— Je vous en prie, docteur. Pouvez-vous me donner une précision quelconque sur l'heure de la mort de la victime ?

— On peut, approximativement, la situer entre deux et quatre heures du matin ; mais, si notre homme a pris son repas au wagon-restaurant, l'examen de l'estomac à l'autopsie nous fixera avec une certaine précision.

» Au revoir, mon cher Commissaire. »

Le médecin parti, le policier procéda à son enquête. Il interrogea rapidement les voyageurs et les renvoya tous. Malgré la précision avec laquelle le commissaire les questionna, il dut s'avouer qu'ils devaient tous être innocents. Il s'agissait, pour la plupart, d'hommes fort honorables, possédant d'importantes situations et certainement incapables d'un crime crapuleux comme celui-ci.

L'emploi du temps de la victime fut aisément reconstitué. Hector Bounois – le mort bleu – sortit du wagon-restaurant le dernier,

à vingt-deux heures trente, pour regagner son sleeping. Personne ne le revit depuis cette minute et, aux dires des employés, aucun voyageur ne traversa le couloir jusqu'au lendemain matin.

Plus son enquête avançait, plus le commissaire penchait pour la culpabilité d'un des employés des wagons-lits, mais lequel ? Il garda les deux hommes à sa disposition, après un sérieux interrogatoire qui ne donna, hélas ! aucun résultat, et, fort ennuyé, regagna son bureau pour établir son rapport. Habitué de longue date des affaires policières, il pressentait que le mystère qui entourait celle-ci ne serait pas élucidé de sitôt. Immédiatement, Garcin alerta la Sûreté nationale. C'était un homme modeste qui ne se faisait guère d'illusions sur ses capacités. Bon policier pour les affaires ordinaires, la routine quotidienne, les mystères, les énigmes l'épouvantaient, et il avouait franchement son impuissance. Ses chefs l'estimaient à sa juste valeur et ne lui

demandaient jamais plus qu'il n'était capable. Cette histoire fut d'ailleurs prise très au sérieux par le chef de la Sûreté, qui dépêcha sur les lieux l'un de ses as, l'inspecteur principal Mougeot. Cette décision ravit Garcin, qui détestait l'inspecteur et espérait bien le voir ramasser une mémorable bûche.

II

Ce que ne pouvait prévoir le commissaire Garcin, c'est le véritable branle-bas de combat qu'occasionna son coup de téléphone à la Sûreté. Le directeur, un homme extrêmement fin, saisit immédiatement le côté spectaculaire gênant de l'affaire. « Un mort bleu », quelle magnifique pâture pour les journalistes. Cette sacrée engeance allait ameuter l'opinion publique, d'autant plus que ce gaz inconnu pimentait agréablement l'aventure.

Immédiatement, le directeur se fit annoncer chez le préfet :

— C'est une affaire à régler sur-le-champ, monsieur le Préfet, sans quoi nous allons récolter les pires ennuis.

Le préfet sourit :

— Croyez-vous cela tellement grave ? Le mort n'est pas connu du public, je ne vois pas comment on pourrait l'ameuter avec une semblable histoire ?

— Hélas ! monsieur le Préfet, je le vois fort bien, moi. Aussi, j'ai l'intention de lancer sur la piste mon meilleur homme, l'inspecteur principal Mougeot.

— Mougeot ? dit le préfet avec une moue, vous croyez que cela en vaut la peine ?... Soit, je vous donne carte blanche.

— Vous me permettez de faire le maximum pour régler cela rapidement ?

— Oui. Et montrez-moi ce que vous savez faire dans de semblables cas. Votre pessimisme est contagieux, je commence à croire, moi aussi, que l'affaire est grave.

Le directeur de la Sûreté regagna son cabinet et demanda qu'on lui envoie Mougeot.

— Mais il est en vacances, monsieur le Directeur.

— Nom d'un chien ! c'est vrai. J'oubliais que ce fieffé original tenait à prendre son congé au cœur de l'hiver. N'importe, il faut le prévenir d'urgence. Savez-vous où il se trouve ?

Le secrétaire consulta un dossier et répondit :

— Oui, monsieur le Directeur, dans un petit village de Sologne, à quelque cent cinquante kilomètres de Paris.

— Alors, envoyez une voiture d'urgence, je veux qu'on me ramène Mougeot pour le déjeuner... ou non, pour deux heures au plus tard.

* * *

L'inspecteur principal Mougeot adorait son métier, mais il considérait comme corollaire,

complémentaire, son amour de la chasse. Il ne concevait pas qu'un véritable policier n'aimât pas cette distraction, si souvent semblable à sa profession. Aussi accueillit-il fort mal l'envoyé du directeur de la Sûreté.

— Qu'est-ce que cela signifie ? questionna-t-il, bourru. J'ai droit à trois semaines de vacances. Je les prends en hiver, ce qui arrange beaucoup de mes camarades... Or, je suis ici depuis huit jours à peine, et le patron m'envoie chercher. Il n'y a tout de même pas que moi ?

Embarrassé, le chauffeur répliqua :

— Je vous demande pardon de vous déranger, monsieur Mougeot, mais je vous transmets les ordres ; je ne sais rien d'autre, moi...

— Bien sûr, aussi mes remarques ne vous concernent-elles en rien. Conduisez-moi à Toury, je vais téléphoner au patron... Je ne veux pas être dérangé.

Mais le directeur de la Sûreté se montra intraitable.

— Non, Mougeot, pas d'histoires. Si je vous dérange durant vos vacances, ce dont je m'excuse, c'est que j'ai un absolu besoin de vous. Je vous attends à deux heures à mon bureau... Il s'agit de quelque chose de très important.

» À tout à l'heure, mon vieux, et, encore une fois, excusez-moi ! »

Un déclic, le patron raccrochait.

— Celle-là est forte ! grommela Mougeot.

Il se fit reconduire chez lui, troqua son costume de chasse contre un complet veston, fit rapidement sa valise et monta dans la puissante voiture, aux côtés du conducteur.

— De quoi s'agit-il ? demanda l'inspecteur à son compagnon.

— Je l'ignore !

— Alors, on me fait rater ma partie de chasse, on me gâche mes vacances sans m'expliquer pourquoi... C'est gentil ! Je ne vais pas lui cacher ma façon de penser au patron !

Le chauffeur ne connaissait que de vue l'inspecteur, et cet homme roux, trapu, qui paraissait constamment en colère, l'effrayait un peu. Il ne savait pas que, sous cet aspect, se cachait le meilleur homme du monde, et que Mougeot ne se montrait véritablement féroce et sans merci qu'avec les criminels. Au bout d'un instant, d'ailleurs, l'inspecteur en eut assez de récriminer, puisque son malheureux interlocuteur n'en pouvait mais. Il se montra charmant compagnon, et ce avec d'autant plus de plaisir et de loquacité que le chauffeur avoua être un adepte de Nemrod convaincu et fervent.

À Paris, les événements se précipitèrent, et Mougeot oublia très vite sa partie de chasse, étant fort intéressé par le mystère qu'on proposait à sa sagacité.

Une heure après son entrevue avec son directeur, il entra en rapport avec le commissaire Garcin de la gare du P.-L.-M., qui lui ex-

posait ce qu'il savait, et l'enquête de Mougeot commença.

Vers dix-neuf heures, le policier sentit qu'il se trouvait en possession de tous les éléments susceptibles d'être recueillis sur les lieux du crime.

— Je connais, à côté d'ici, un petit restaurant de chauffeurs où l'on mange remarquablement, dit-il au commissaire. Voulez-vous venir dîner avec moi, nous bavarderons ?

Garcin ayant accepté, les deux hommes se dirigèrent vers la rue de Lyon. Dans le petit bistrot enfumé, il régnait une amollissante chaleur, et une appétissante odeur de gibelotte mit Mougeot en bonne humeur. Il en avait besoin ; l'affaire se présentait mal, et il se rendait compte que ce sacré Garcin en éprouvait une malicieuse joie. Quelle idée aussi de l'inviter à dîner !... Dans certains cas, comme ce soir, par exemple, Mougeot éprouvait le besoin de discuter avec un partenaire. Cependant, de cou-

tume, il préférait travailler seul, refusant toute collaboration, ce qui suscitait pas mal de hargne chez les jeunes inspecteurs qu'une enquête menée de concert avec Mougeot eût flatés. Mais le « sanglier », comme on l'appelait, se glorifiait de trouver toujours seul ses solutions. Ce que l'on prenait pour de l'orgueil n'était en réalité qu'une certaine pudeur. Raisonnant presque toujours avec une implacable justesse, il déconcertait ses interlocuteurs, ce qui le remplissait à chaque fois de confusion. Aussi aimait-il dire : « Voici l'assassin, il a tué dans telles circonstances ! » Alors qu'il lui répugnait d'expliquer par quels chemins son intelligence parvenait à de tels résultats. Seulement, ce soir, il s'agissait d'autre chose : corroborer les minces faits, situer l'affaire. Pour cela, un homme tel que le commissaire pouvait être un utile convive.

Les deux hommes s'installèrent dans un coin discret de l'arrière-salle. La patronne, qui connaissait bien Mougeot, installa devant eux

les excellents hors-d'œuvre dont elle se faisait une spécialité : champignons à la crème, olives vertes et noires, anchois, charcuteries diverses provenant de la campagne.

Le sourire de Garcin devenait hilare. Il adorait les bonnes choses et se promettait de se régaler. Après avoir lampé un verre d'un remarquable beaujolais, il questionna :

— Alors, mon vieux, qu'en dites-vous ?

Mougeot haussa les épaules et grogna :

— Je ne vous cacherai pas la vérité, Garcin : je suis terriblement ennuyé. Il existe des affaires ennuyeuses où l'on sent un mystère difficile à percer. Mais, ici, c'est pire... Le noir... Rien à quoi se raccrocher... Il est certain que Robin, le garçon des wagons-lits, n'est pour rien dans l'aventure.

— Sur quoi vous basez-vous pour affirmer cela ?

— Rien, une impression... Et puis le gaz... Vous verrez que l'enquête confirmera ce que je vous dis. Quant aux autres voyageurs, vous les avez interrogés vous-même et vous êtes certain qu'aucun d'eux n'a pu commettre le crime, n'est-ce pas ?

— Oui, quand on possède une grosse situation ou une importante fortune, on ne commet pas un semblable attentat.

— Je vous l'accorde volontiers. Mais cela ne simplifie rien, au contraire. Il existe tout de même un mort bleu. Cet homme a été assassiné sauvagement et dépouillé, donc il existe un criminel, et nous devons l'arrêter.

Garcin eut un clin d'œil ironique avant de proférer avec satisfaction :

— « Vous » devez l'arrêter, mon cher Mougeot, parce que, pour l'instant, je suis dessaisi de l'affaire, à ma grande satisfaction, je vous l'avoue.

L'inspecteur principal grinça :

— Oui, vous êtes très aimable, mais je pense que je m'en sortirai, j'en ai vu d'autres...

» Résumons la situation, voulez-vous ?

» Au départ de Lyon, ce wagon est chargé de onze voyageurs. Tous gens fort convenables. Je ne vois pas pourquoi nous excepterions le mort ; un coup de téléphone à Tours m'a permis de savoir qu'il s'agissait d'un homme respectable, considéré, fort riche et possédant une certaine influence politique. Donc, ces onze voyageurs, qui s'ignorent, partent de Lyon. Le moment venu, ils gagnent le wagon-restaurant. Hector Bounois, notre victime, s'attarde, déguste une fine ou deux, béatement, comme un bon vivant et un cultivateur très à son aise qu'il est. À vingt-deux heures trente, il regagne le dernier son sleeping et se couche. Personne ne traverse alors le couloir. Robin, l'homme des wagons-lits, celui que vous soupçonnez si fort, le déclare formellement. Entre parenthèses, cette déclaration ne lui étant nullement favorable est, à mon

avis, une preuve de sa bonne foi. Son directeur m'a affirmé, par ailleurs, qu'il s'agissait d'un excellent employé, sobre, rangé, père de trois enfants et menant une vie exemplaire. On ne devient pas criminel comme cela, de but en blanc, vous ne croyez pas, Garcin ? »

Le commissaire ricana :

— Ah ! ah ! ah ! vous en avez de bonnes ! Personnellement, voyez-vous, mon cher Mougeot, je ne crois pas au miracle. Je persiste à penser qu'il serait ridicule d'inculper un des voyageurs. Comme personne d'autre que Robin, dans ce cas, n'a pu commettre le crime, je reste persuadé que c'est lui. C'est tout simplement une question de bon sens.

— Oh ! le bon sens... Voilà le grand mot. Le bon sens... Mais c'est avec cela que l'on fait les pires bêtises... Le bon sens, c'est le raisonnement simpliste de l'homme de la rue. C'est ce qui apparaît évident. Or vous n'ignorez pas à

quel point ce que nous croyons voir est différent de ce qui est réellement...

» Non, au risque de vous décevoir, mon cher Commissaire, je vous avoue tout net que le bon sens pour moi ne signifie rien. D'abord, le bon sens est strictement personnel, vous allez vous en rendre compte.

» Votre bon sens vous fait soupçonner Robin pour la bonne raison qu'à votre avis il a seul pu commettre le crime. Or le mien m'incline à penser qu'un honnête père de famille de trente-cinq ans ne commet pas brusquement un crime dans l'unique but de cambrioler sa victime. Robin, qui ne me paraît pas être un sot, pouvait, de par ses fonctions, employer mille autres moyens, pour s'approprier l'argent ou les bijoux de Bounois, que ce gaz inconnu. Tenez, dans les hôtels – et il s'agit un peu du même genre de personnel, – j'ai vu commettre bien souvent des vols par les employés de l'établissement, jamais de crimes. »

— Il suffit d'une fois !

— Non, c'est contraire au bon sens !

Le commissaire laissa éclater sa joie :

— Ah ! vous voyez, mon vieux Mougeot, que vous croyez au bon sens, je ne vous le fais pas dire !

L'inspecteur haussa les épaules en souriant :

— Touché ! admit-il, beau joueur. Mais tout cela nous éloigne de mon raisonnement, ou plutôt de mon exposé des faits.

» Tâtons une seconde fois de cette excellente gibelotte et laissez-moi poursuivre. »

Durant un moment, les deux hommes dégustèrent en silence avec des mines béates. Enfin, l'estomac satisfait, Mougeot poursuivit :

— J'en étais resté après vingt-deux heures trente. Tous les voyageurs se trouvent dans leurs couchettes respectives. Robin, qui assure

la garde, ne voit personne passer ; c'est la quiétude parfaite dans tout le wagon.

» Cependant, entre deux heures du matin et quatre heures, quelqu'un s'introduit dans la couchette n° 3, dégage un gaz inconnu qui tue Bounois, le vole et s'enfuit.

» Plusieurs questions se posent :

» Comment cet inconnu a-t-il pénétré dans le wagon ?

» Comment a-t-il asphyxié sa victime ?

» Pourquoi celle-ci a-t-elle été si effrayée au moment de sa mort, alors que le trépas aurait dû la surprendre en plein sommeil ?

» Comment l'assassin s'est-il préservé du terrible gaz ?

» Comment est-il reparti sans éveiller l'attention de personne et surtout celle de Robin ?

— Eh bien ! c'est très simple, constata ironiquement Garcin, quand vous aurez répondu

à toutes ces questions, vous aurez trouvé l'assassin.

L'inspecteur principal allait répondre vertement quand une voix jeune et bien timbrée dit :

— Non, car il restera une autre réponse à donner :

» Quelle est la composition du gaz mystérieux qui provoque la mort bleue ? »

III

Les deux policiers se retournèrent, interloqués et furieux, vers l'indiscret qui s'immisçait dans leur conversation.

Ils aperçurent un grand jeune homme d'une trentaine d'années, solide, taillé en athlète même, le visage ouvert et franc, et qui souriait de toutes ses dents éclatantes.

Mougeot se leva, terrible, l'œil mauvais, la lèvre retroussée par un rictus. Garcin comprit pourquoi on le surnommait le « sanglier ».

— Monsieur écoute les conversations ? grinça l'inspecteur. Qu'est-ce que vous pariez que je vous administre une correction, mon garçon ?

Sans cesser de sourire, le jeune homme répondit :

— Calmez-vous, monsieur Mougeot, et laissez-moi me présenter. Mon nom est Stephen, Claude Stephen, je suis ingénieur chimiste et...

— Qu'est-ce que vous voulez que cela me fiche ! J'ai horreur des espions et j'estime avoir le droit de converser avec un ami sans qu'un imbécile vienne se mêler de notre conversation.

— Mais c'est que je m'intéresse beaucoup à l'affaire que vous êtes chargé de débrouiller. Je dois vous dire, monsieur Mougeot, que je suis un de vos admirateurs, car les problèmes policiers m'ont toujours passionné. J'avoue avoir moi-même une certaine expérience en la matière... J'ai éclairci quelques énigmes à l'étranger : l'affaire Trumann, le meurtre de don José Felipe à Madrid, et...

L'inspecteur ricana :

— Vous êtes un amateur. J'aime autant vous avouer que j'ai horreur de la chimie, nous n'aurions donc aucun terrain d'entente.

» Mais expliquez-moi donc, cher amateur indiscret, comment il se fait que vous vous trouviez sur mon chemin et aussi parfaitement au courant de l'affaire dont je suis chargé. Je vous avertis que, si vous ne répondez pas clairement, je n'hésiterai nullement, malgré vos titres, à vous occasionner quelques ennuis. La police officielle, cher monsieur Stephen, mérite un certain respect, sachez-le ! »

Le jeune homme paraissait s'amuser de plus en plus.

— Je pourrais répondre à votre si aimable accueil en vous disant que c'est grâce à mes qualités de détective amateur que je suis si bien au courant. Mais le temps presse ; aussi irai-je droit au but.

» Voici une lettre du ministre de l'Intérieur qui m'accrédite auprès de vous. On tient essentiellement en haut lieu à posséder la formule du gaz. C'est la raison pour laquelle, avec

« votre permission, je deviendrai votre collaborateur. »

Méfiant, Mougeot s'empara du papier. Il paraissait parfaitement authentique, tellement authentique que l'inspecteur grimaça :

— Ce que vous m'affirmez paraît exact, mais je vais m'en assurer, vous permettez ?

— Je vous en prie.

L'inspecteur gagna la cabine téléphonique et revint quelques instants plus tard, souriant jaune.

— Tout cela est vrai. Excusez, monsieur Stephen, mes paroles un peu vives de tout à l'heure. Mais vous n'ignorez certainement pas combien j'aime travailler seul. On me fait revenir de vacances pour me charger d'une affaire dans laquelle je ne vois goutte pour le moment et, comble de malheur, on m'adjoit un détective amateur pour « m'aider ».

» C'est catastrophique !

— Au moins, votre franchise fait plaisir. Mais ne craignez rien, je ne pense pas vous gêner. Je connais votre répugnance pour le travail à deux, aussi vais-je vous proposer quelque chose. J'ai une mission : trouver la formule du gaz. Vous en avez une autre : découvrir le criminel. Elles ne sont pas si semblables qu'il paraît au premier abord, aussi pouvons-nous travailler chacun librement de notre côté en nous communiquant, bien entendu, les trouvailles intéressantes. Mais je vous préviens que je laisserais facilement échapper votre assassin si cela pouvait me permettre de trouver ce que je cherche.

» Je connais déjà pas mal de détails de l'affaire. Nous ferons cependant le point tous les deux, puis nous partirons chacun à notre gré.

» Cela vous convient-il ?

— D'accord ! accepta Mougeot en souriant, et je vous souhaite bonne chance.

Les deux hommes prirent congé d'une manière beaucoup plus cordiale que ne l'aurait laissé supposer le début de leur entretien. Ils avaient rendez-vous pour le lendemain matin de bonne heure au bureau de l'inspecteur principal, et Claude Stephen se montra exact. Les deux hommes étudièrent soigneusement tous les détails de l'affaire et le policier dut se rendre à l'évidence : ce Claude Stephen se montrait un homme remarquablement intelligent et son esprit déductif faisait merveille dans les affaires policières. Cependant, les résultats étaient plutôt décourageants. On n'avait retrouvé dans le compartiment que deux sortes d'empreintes digitales : celles du mort et celles de Robin, l'employé des wagons-lits. Aucune trace du mystérieux assassin.

— J'ai examiné le toit du wagon, dit Mougeot, pensant que le criminel pouvait utiliser ce chemin, mais il est tellement plat qu'il faudrait être acrobate pour passer par là.

— Et l'enquête sur Robin ? que donne-t-elle ? questionna Stephen.

— Absolument négative, c'est bien ce que je pensais. Il faut nous orienter autrement.

— Pourquoi ne pas le relâcher en le faisant surveiller soigneusement ? S'il est innocent, inutile de le garder ; dans le cas contraire, vous pouvez découvrir le pot aux roses.

— D'accord ! C'était d'ailleurs mon intention.

Les deux hommes poursuivirent longuement leur conversation, émettant un certain nombre de suppositions qui n'aboutirent ni les unes ni les autres à quelque chose de concret.

En prenant congé, l'ingénieur chimiste dit au policier :

— Nous sommes samedi, je vais passer la journée et celle de demain chez mon ancien maître, le professeur Haspero. Le gouvernement attache une importance de plus en plus

grande à la possession du secret de la mort bleue. D'autre part, le professeur Haspero croit que ce gaz ne serait qu'une étape vers une magnifique réalisation scientifique. D'après lui, en modifiant la formule, en la perfectionnant, on pourrait obtenir la guérison d'un mal terrible. Vous n'ignorez pas qu'il a examiné Bounois au cours de l'autopsie qui, à part cela, n'a donné aucun éclaircissement sérieux sur la formule du mystérieux produit.

» Mon cher monsieur Mougeot, il faut réussir.

— J'y tiens autant que vous, d'autant plus que ma réputation est en jeu. Passez un bon dimanche et téléphonez-moi lundi matin, je vous dirai s'il y a du nouveau.

Du nouveau ! Eh oui ! il y en eut. Claude Stephen dormait encore dans la chambre de la magnifique villa du professeur Haspero quand ce dernier vint l'éveiller, un journal à la main.

— Que se passe-t-il ? questionna le jeune homme.

— Lisez, mon petit Claude, répondit le professeur, qui aimait beaucoup son ex-élève.

Stephen prit l'édition spéciale sur laquelle s'étalait un titre énorme :

LA MORT BLEUE FAIT UNE NOUVELLE VICTIME DANS L'EXPRESS DE LYON

« Nous sommes encore sous la pénible impression de l'assassinat de M. Hector Bounois, et voilà qu'une main mystérieuse choisit une seconde victime. Dans le même compartiment, dans la même couchette, à la même heure, un homme succombe à cette horrible mort bleue.

» La police se refuse à toute explication et cache même la personnalité de la victime. Elle ne fait qu'ajouter à son incapacité... Le « sanglier » Mougeot doit vieillir de s'être laissé arracher ses fameuses défenses... »

Sur le même ton, on pouvait lire une longue diatribe contre les autorités, le préfet lui-même n'étant point ménagé.

« Si cela continue, écrivait le journaliste indigné, si nous sommes si imparfaitement protégés par notre police, les trains ne tarderont pas à circuler entièrement vides. »

— Je vais à Paris immédiatement, dit Claude Stephen en se levant ; vous m'accompagnerez, mon cher professeur ?

— Naturellement, je tiens à examiner ce nouveau cadavre, quoique le gaz ne laisse aucune trace. Voyez-vous, Claude, d'un point de vue égoïste, ce second meurtre me semble susceptible de nous amener à la vérité. Il se peut que le criminel ait commis quelques fautes, alors que son premier meurtre se montrait parfait.

Une heure plus tard, la puissante torpédo sport de Claude Stephen se ruait vers la capi-

tale malgré le froid très vif cinglant le visage des deux passagers.

L'inspecteur principal Mougeot paraissait atterré, et, cependant, il accueillit le jeune chimiste avec amabilité :

— Cher monsieur Stephen, dit-il, c'est la catastrophe ! Vous avez lu les détails donnés par les éditions spéciales, mais la vérité est pire. Le mort de cette nuit est le sénateur Duponchet ; vous imaginez sans peine quelle répercussion la divulgation du nom de cette personnalité politique bien connue aurait dans le grand public.

— Mais quel est le mobile du crime ?

— Encore et toujours le vol. Je reste persuadé que le meurtrier ne s'est pas préoccupé de la personnalité de sa victime. Pour des raisons que nous ignorons, cette couchette lui semble particulièrement propice à la réalisation de ses attentats.

— A-t-il laissé des empreintes, des traces de son passage, cette fois ?

— Pas plus que l'autre, c'est désespérant. Robin, étant de repos et constamment surveillé, est définitivement hors de cause, à moins que nous n'ayons affaire à une bande remarquablement organisée.

— Envisagez-vous sérieusement cette dernière hypothèse ?

Mougeot haussa ses puissantes épaules :

— Non, mon vieux, non ! Lorsqu'on a devant soi un travail bien fait, lorsqu'il ne subsiste aucune trace du criminel... on se trouve toujours en présence du crime d'un solitaire.

— C'est parmi cette clientèle que l'on rencontre le plus de crimes impunis.

— Hélas ! je le sais bien. Si vous saviez dans quelle effervescence cette nouvelle a plongé non seulement la Préfecture, mais encore le gouvernement lui-même.

— Je l'imagine sans peine.

— Oui. Il faut absolument que nous parvenions le plus vite possible à la solution.

— Connaissez-vous le directeur des wagons-lits ?

L'inspecteur regarda son compagnon, interloqué :

— De vue, oui, pourquoi ?

— Pouvez-vous me donner un mot de recommandation pour lui ?

— Naturellement, mais dans quel but ?

D'un bond souple, le jeune chimiste s'assit sur le bureau :

— Il faut aboutir, vous l'avez dit vous-même ; alors, aux grands maux les grands remèdes. Je vais à Lyon en voiture et je reviendrai ce soir dans le compartiment où les crimes ont été commis.

— Mais c'est extrêmement dangereux, ce n'est pas votre place...

— Au contraire, mon cher inspecteur, assurera le jeune homme en souriant. Vous paraissez oublier que je suis chargé d'une mission officielle et je pense que le moyen est excellent, ne croyez-vous pas ?

Le policier eut une moue :

— Oui... évidemment, si le criminel tente quelque chose... Et, dans ce dernier cas, je vous avoue que je ne tiens pas à voir arriver un Claude Stephen bleu demain matin.

Le jeune homme éclata de rire avant de répondre :

— Je ne crois pas, du moins soyez certain que je vais tout mettre en œuvre pour éviter une éventualité aussi fâcheuse pour mon teint fleuri. D'abord, je suis prévenu et je me tiendrai sur mes gardes. Je puis vous avouer que je suis passablement fort et entraîné à tous les sports. D'autre part, étant chimiste, je me crois capable de lutter avec succès contre ce terrible gaz.

» À demain matin, mon cher inspecteur, je compte que vous viendrez me chercher à la gare ?

— Bien entendu, j'ai même envie de vous accompagner dans cette expédition, comme garçon de wagon-lit, par exemple ?

— Jamais de la vie ! Vous êtes tellement connu, inspecteur, que ce serait vendre la mèche...

— Mais si je vous adjoignais un homme à moi ?

— Non, je préfère avoir les coudées franches, ne craignez rien, tout se passera au mieux.

L'inspecteur eut un étonnant et charmant sourire sur sa rude physionomie :

— Je m'excuse encore une fois de tout ce que j'ai pu vous dire de désagréable, monsieur Stephen. Vous êtes un homme, un vrai, intelli-

gent et courageux. Voulez-vous que nous devenions amis ?

Le jeune chimiste appliqua une grande claque dans le dos du policier :

— Mais nous le sommes déjà, mon vieux !

Il prit congé, passa chez lui chercher une valise qu'il emplit d'un certain nombre d'ustensiles pris dans son laboratoire personnel et prit la route de Lyon, accompagné de son chauffeur, après s'être mis d'accord avec le directeur des wagons-lits. Claude Stephen, comme toujours, conduisait, mais son chauffeur devrait ramener la voiture.

IV

Soigneusement, Claude Stephen s'installa pour la nuit dans le compartiment. Il s'était naturellement arrangé pour être le seul passager de la cabine, de manière que le meurtrier n'hésitât point.

De sa valise, il sortit un masque de son invention, très volumineux et d'un type inusité. Grâce à cet appareil, il se croyait à l'abri de n'importe quel gaz. Effectivement, il n'avait point voulu utiliser le filtre, de façon à éviter qu'un gaz particulièrement subtil ne traversât cependant. Et il avait combiné l'appareil à oxygène utilisé par les aviateurs avec un dispositif spécial permettant de recueillir une certaine quantité du gaz. Un instant, il avait envisagé d'utiliser une combinaison étanche, le gaz pouvant s'attaquer directement à la peau, mais les

docteurs ayant examiné les victimes lui avaient affirmé que cela n'était point nécessaire.

On frappa à la porte. C'était l'employé des wagons-lits (encore un autre, choisi soigneusement par la direction). Il apportait du café très fort. Il importait, en effet, que le jeune chimiste ne s'endormît point pendant la veille. Et, d'autre part, il ne voulait pas laisser la lumière qui lui aurait permis de lire, mais révélerait à un observateur l'étrange masque qu'il portait.

Claude Stephen remercia avec un sourire et l'homme sortit en souhaitant la bonne nuit à ce singulier voyageur, sans aucune ironie.

Le train roulait à très vive allure, il faisait bon dans la voiture, et Claude Stephen, consultant fréquemment sa montre-bracelet lumineuse, commença sa périlleuse veille.

Malgré son sang-froid, son courage, le chimiste sentait une sourde inquiétude l'envahir. Certes, il eût de beaucoup préféré se trouver

en face d'un péril tangible, d'un assassin armé jusqu'aux dents... Mais ce gaz... adversaire insidieux et impalpable... inodore, peut-être...

Les heures s'écoulèrent longues, de plus en plus longues...

À vrai dire, jusqu'à une heure du matin, rien ne devait se produire, si l'on se fiait aux deux meurtres précédents. D'ailleurs, le criminel agissait certainement ainsi par mesure de sécurité. Avant d'éteindre, le jeune chimiste avait soigneusement examiné les murs de la cabine pour tenter de déceler par quel minuscule orifice on pouvait introduire le gaz, mais il n'avait rien découvert de suspect.

À deux heures du matin, rien ne s'était encore produit, et Claude Stephen se demanda si le redoutable meurtrier n'avait pas éventé son stratagème.

Les mornes heures de son attente se suivirent, une à une, sans que rien vînt les troubler. Le criminel s'était abstenu cette nuit-là,

gêné par quelque chose. Quoi ? Claude chercha vainement à élucider le problème.

Vers le matin, trois quarts d'heure avant l'arrivée à Paris, le chimiste entendit des bruits de pas dans le couloir, comme une sorte de rumeur. Il ôta précipitamment son masque et ouvrit la porte de sa cabine.

Atterré, il comprit ce qui était arrivé. La mort bleue avait frappé le voyageur du compartiment voisin. Ainsi tout s'était passé dans un silence tel que l'attention de Claude, cependant sur ses gardes toute la nuit, n'avait pas été alertée. Malgré tout, les faits étaient là : sur la couchette voisine, un malheureux à la face complètement bleue tordait ses bras comme en proie à un désespoir sans nom et ouvrait de grands yeux emplis d'un indicible effroi.

Lui, Claude Stephen, il n'avait pu empêcher cela. Toute sa volonté tendue, tout son courage, son ardent désir d'obtenir un résultat, tout cela, l'assassin l'écartait avec habileté et il

frappait à la porte voisine, tout à côté, comme pour le narguer, lui montrer son dédain des efforts accomplis pour le prendre. Il se moquait des pièges, assez subtil pour les éviter.

Peut-être à cause de cette fatigante nuit sans sommeil, Claude Stephen sentit le découragement l'envahir. D'un coup d'œil dans la cabine du crime, il s'était rendu compte qu'il ne subsistait pas plus de trace du meurtrier que les fois précédentes. Alors, il regagna sa propre cabine, alluma une cigarette et se jeta sur la couchette, où il rêva silencieusement jusqu'à l'arrivée du train en gare.

C'est là que Mougeot le trouva. L'inspecteur arborait un sourire contraint :

— Vous avez eu de la veine !

D'un bond, Claude Stephen fut sur ses pieds, déployant sa haute stature :

— Vous appelez cela de la veine ? Mais c'est une guigne noire, mon pauvre ami, voyons...

— Oh ! le jeu était tellement risqué...

— J'avais accepté de le jouer, n'est-ce pas ?

— Vous n'avez rien entendu, rien deviné ?

Le jeune homme haussa les épaules :

— Non ! Et c'est bien cela qui m'enrage ! Cet homme est le diable en personne, et cependant je vous jure que je n'ai pas dormi une minute.

» Qui est le mort ?

— Un riche industriel. Tout va de mal en pis, mon pauvre ami ; je me demande si nous parviendrons à arrêter cette hécatombe.

— Il le faut, coûte que coûte, mon cher inspecteur. Nous ne devons pas nous décourager, surtout. Je vous avoue franchement que, tout à l'heure, quand j'ai appris le crime, j'ai subi un moment de dépression.

— C'était un coup dur !

— Oui, mais maintenant cela va mieux. J'ai bien réfléchi à tout cela depuis, il faut persévérer. Je retourne à Lyon aujourd'hui pour revenir demain.

— Cela vous amuse de jouer à cache-cache avec l'assassin ?

Un éclair anima les durs yeux gris du jeune chimiste :

— Je l'aurai, cette fois-ci !

— Dieu vous entende, mon pauvre ami, mais je commence à en douter. Cependant, je vous avoue que j'ai l'intention de remplir ce wagon de policiers pour le voyage de demain.

— Ne faites pas cela, malheureux, l'assassin aurait peur !

L'inspecteur principal grogna :

— Qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse ? Tant pis si nous ratons l'assassin, mais nous ne pouvons nous payer le luxe d'un mort bleu tous les jours.

» S'il nous est impossible d'arrêter le criminel, nous devons arrêter les crimes. Si vous aviez eu quelques-uns de mes hommes avec vous, l'industriel ne serait pas mort. J'ai voulu vous laisser seul...

— Et vous m'y laisserez encore cette nuit.

— Jamais de la vie ! C'est une responsabilité que je n'assumerai pas.

— Dois-je prévenir le ministre ? demanda sèchement le chimiste.

— Faites comme il vous plaira. À moins d'un ordre, mes hommes, en qualité de voyageurs, bien entendu, garniront ce wagon à Lyon.

— Bien, je m'occupe de cela immédiatement.

S'emparant de sa valise, le jeune chimiste, après avoir lancé un « À bientôt ! » assez froid à l'inspecteur Mougeot, bondit sur le quai.

V

Lorsque le dernier voyageur fut couché, l'employé du wagon-lit commença une ronde ininterrompue d'un bout à l'autre du wagon. Il s'arrêtait à chaque porte, scrutant même avec attention l'intérieur de la cabine grâce à un trou minuscule, absolument invisible pour quelqu'un de non prévenu.

Il était exactement minuit quand l'homme stoppa brusquement devant la porte du sleeping n° 3 et aperçut des événements particulièrement intéressants à en croire l'expression de sa physionomie. Il paraissait en proie à une sourde colère et, cependant, extrêmement intrigué.

Claude Stephen – on a deviné qu'il s'agissait de lui – gagna la porte donnant sur l'extérieur et disparut dans l'obscurité.

Le vent violent, provoqué par la vitesse de la marche, s'ajoutant à la basse température, saisit si brusquement le jeune chimiste qu'il craignit de lâcher prise. Mais il serra les mâchoires et crispa les mains de toutes ses forces pour n'être pas projeté sur le ballast ou même sur les rails. Il monta alors sur le marchepied conduisant au toit du wagon dont il venait de sortir. Il attendit quelques instants, le buste émergeant seul, la respiration coupée par le vent glacial. Enfin, il vit se dresser une silhouette noire qui se précipita vers l'avant. Sans perdre un instant, Stephen suivit l'inconnu malgré la difficulté et le péril de l'entreprise. Sa lutte contre le vent l'obligeait à se pencher si fort qu'il ressemblait à un champion de course à pied en plein effort, alors qu'il avançait cependant assez lentement. Il suivit l'homme mystérieux sans que celui-ci l'aperçût, le vit sauter dans le tender et disparaître.

Dans cette extraordinaire poursuite, Stephen n'avait d'yeux que pour sa proie et le prochain pas à faire.

Lorsque la silhouette se fut évanouie, il se retrouva au milieu d'un wagon et s'aperçut avec horreur que le train allait s'engouffrer dans un tunnel, à peine distant d'une centaine de mètres. S'il ne regagnait pas le dernier soufflet dans le minimum de temps, il risquait l'horrible écrasement.

Sa décision rapide et son entraînement sportif lui permirent seuls de se sauver. À une seconde près, il se raccrocha de toutes ses forces tendues au soufflet quand le vent, dont l'entrée brutale sous le tunnel accroissait la violence, tenta de le projeter contre le tampon, et de là sous les roues... S'il cédait, c'était la mort...

La fumée et le manque d'air rendirent intolérable sa respiration. Aussi, le tunnel dépassé, il resta quelques instants à la même place pour

reprendre des forces avant de continuer ses investigations périlleuses.

Avançant pas à pas, Stephen sauta à son tour dans le tender. Masqué par l'amoncellement du charbon, il revit, à la lueur embrasée des chaudières, l'homme qu'il poursuivait...

Celui-ci enlevait un masque de son visage. Puis il sortit de ses poches un portefeuille et différents objets de valeur, bijoux, etc...

Prenant quelques billets, il les donna au conducteur, qui suivait ses gestes avec intérêt.

Complètement édifié maintenant, Claude Stephen reprit sa route pleine de périls et rejoignit son poste. Nul ne s'était aperçu de son absence. Il patienta quelques instants et s'en fut prévenir le chef de train – au courant de sa mission, bien entendu – qu'il se passait des événements insolites dans la cabine 3, mais il ne dit rien de son excursion sur les toits ni de ses découvertes.

Stephen se méfiait, effectivement, des initiatives parfois intempestives, de la police. Il ne voulait compter que sur lui-même, terminer seul l'affaire et parvenir au gaz mystérieux. Certes, l'assassin devait être mis hors d'état de nuire, mais il importait bien plus de se saisir de la formule. Aussi, Claude, avant l'arrivée en gare de Paris, gagna-t-il l'avant du train, de manière à se perdre dans la foule et à fausser ainsi compagnie à l'inspecteur Mougeot et à tous les policiers. Il ne voulait pas être retardé par toutes les explications qu'il lui faudrait donner à tous ces gens professionnellement curieux.

À peine sur le quai, il gagna rapidement le dépôt des machines pour y attendre le chauffeur criminel. Il craignit un moment de ne le point reconnaître ; il ne l'avait entrevu, en effet, qu'à la lueur du brasier de la locomotive. Mais cette face cruelle, plate, aux yeux vifs de souris, était caractéristique. Avec un sourire de satisfaction, il le vit bientôt arriver. L'homme, au bout d'un moment, gagna un petit café voi-

sin, où il retrouva un jeune homme qui paraissait l'attendre. Claude n'hésita pas ; il pénétra dans le café, certain de ne pas attirer l'attention avec son costume des wagons-lits. Il n'osa s'asseoir à côté des deux interlocuteurs, au fond de la petite salle. Malheureusement, du comptoir où il but une boisson chaude, il ne put rien entendre de leur conversation. Il vit seulement les deux hommes échanger deux petits paquets, puis se séparer. Le chauffeur, Stephen était certain de le retrouver, maintenant, quand il le voudrait ; il n'avait même pas besoin de s'enquérir de son identité. Sur une même machine, le conducteur et le chauffeur sont inséparables, ils font corps avec leur locomotive, à ce point même que, lorsqu'il y a une réparation, les deux hommes sont de repos. Donc, certain de retrouver le chauffeur quand il le voudrait, Stephen s'attacha aux pas du complice. Ce dernier sauta dans un taxi et Claude en fit autant. Les deux véhicules, l'un suivant l'autre à bonne distance, stoppèrent rue du Télégraphe, au point culminant de la ca-

pitale. Le jeune homme suivi par Claude ayant réglé son chauffeur pénétra dans une petite pharmacie. Par la glace de la devanture, le chimiste s'assura qu'il ne venait pas là en client. Il patienta même trois quarts d'heure et, bien certain que c'était là que résidait ce garçon, il retourna vers son propre taxi, à qui il donna son adresse personnelle. Certain qu'aucun crime ne serait commis avant la nuit du lendemain, Claude, avant d'attaquer l'ennemi, décidait de se reposer de ses fatigues.

* * *

De plus en plus absorbé par ses recherches et ses expériences qui le passionnaient, Ernest Grabelin, propriétaire de la pharmacie de la rue du Télégraphe, se déchargeait du soin de sa rare clientèle sur Albert Lalude, son commis, qu'il considérait plus comme un fils que comme un employé. Il avait recueilli le petit

Albert dix ans plus tôt. Le petit garçon (il venait d'avoir dix ans), fils de modestes ouvriers de Ménilmontant, se trouvait brusquement orphelin par suite du décès de sa mère à l'hôpital. Le pharmacien avait remarqué l'intelligence éveillée de ce petit bonhomme et, vieux célibataire, l'avait accueilli. Malheureusement, malgré l'excellence de son cœur, Ernest Grabelin n'avait rien du père de famille. Comme tout inventeur, tout chercheur, il vivait dans un autre monde, très différent de la réalité. Il fit donner à son protégé une certaine instruction, mais il ne s'occupa nullement de son éducation, ni surtout de ses fréquentations. Albert, assez hypocrite, par ailleurs, ne se plaisait qu'avec les pires voyous du quartier, tout en jouant, vis-à-vis de son père adoptif, le rôle du jeune homme parfaitement sérieux et rangé. Mais il était si facile de tromper le vieux pharmacien toujours dans les nuages...

Lorsque Claude Stephen pénétra dans la petite boutique, l'après-midi du lendemain, il fut reçu par Albert.

Le jeune homme regarda d'un air soupçonneux cet étranger qui demandait à voir M. Grabelin, et il le conduisit au sous-sol, où se trouvait le laboratoire du pharmacien.

Claude était très satisfait, il était certain, maintenant, de toucher au but. Dans cette petite officine se fabriquait l'abominable gaz provoquant la mort bleue. Absorbé dans ses réflexions, il ne remarqua pas la lueur ironique qui luisait dans les yeux du commis, alors qu'ils descendaient le petit escalier en colimaçon conduisant à un laboratoire de chimie remarquablement installé.

Dans le désordre des cornues, des machines électriques de toutes sortes, il eut peine à découvrir un petit homme barbu, vêtu d'une blouse blanche et fort absorbé par une délicate manipulation. Il dut attirer son attention en

toussant fortement. Stephen hésitait encore sur la conduite à tenir, sur la manière de procéder pour amener des aveux. Lorsqu'il vit, fixé sur lui, le regard bleu de myope du vieil homme, au travers des lunettes aux verres épais, Claude se décida à entrer brutalement dans le vif du sujet. Espérant que l'homme se trahirait, il assura d'un ton froid :

— Je viens pour les meurtres du rapide de Lyon !

L'homme le fixa longuement sans paraître comprendre.

Enfin, d'une voix lointaine et sans timbre, il répondit :

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, jeune homme...

» Des crimes ? Je n'ai, de toute ma vie, et je suis vieux, jamais rencontré un criminel... D'autre part, je ne lis jamais les journaux...

» Vous vous trouvez ici dans un sanctuaire de la science et vous avez devant vous un être que, bientôt, le monde entier connaîtra et remerciera.

» J'ai découvert un gaz formidable... là... »

Il désigna un ballon de verre suspendu au plafond et rempli d'un liquide bleu, puis il poursuivit :

— Là, dans ce petit réservoir, il y a de quoi tuer tout Paris... Vous entendez, tout Paris et même plus.

Visiblement, il oubliait son visiteur et continuait, comme pour lui-même :

— Partant du fait que...

Il donna alors une très complète explication de ses recherches, ce qui intéressa prodigieusement Claude Stephen. Il sortit un carnet et son stylo et prit hâtivement des notes, comme au cours d'un professeur célèbre. Bientôt, le jeune homme fut convaincu que ce vieillard

– remarquable savant ignoré – tout préoccupé de recherches scientifiques n'avait jamais pris aucune part aux attentats de la mort bleue. Il n'y avait pas à s'y tromper, cet homme passionné ne vivait que pour son œuvre, et son horizon se limitait à ce petit laboratoire.

Le véritable coupable n'était autre que le commis, qui profitait de la découverte du vieil homme à son insu. Comme le pharmacien vivait complètement retranché du monde, le jeune homme ne courait pas de risque qu'il fut informé de sa criminelle activité. Il avait entre les mains un instrument de meurtre extraordinaire, et il s'était révélé suffisamment intelligent pour l'utiliser dans de bonnes conditions.

Maintenant qu'il avait expliqué cette invention qui faisait tout le sel de sa vie, Grabelin rentra à nouveau dans son rêve et se taisait, s'insouciant parfaitement de son visiteur.

Brusquement, la porte s'ouvrit, et Claude Stephen se leva pour maîtriser, avant toute ex-

plication, le jeune homme. Mais à peine le chimiste avait-il fait quelques pas que la porte se referma avec un bruit violent et qu'un rire cynique retentit à son oreille. La porte, en lourd bois de chêne, résista à tous les efforts de Stephen, cependant que, de l'autre côté, le commis ricanait toujours.

— Mais enfin, qu'est-ce qui vous prend ? questionna Stephen. Vous êtes fou, mon ami ?

Un petit judas s'ouvrit et la physionomie grimaçante d'Albert Latude apparut.

— Fou ! Pourquoi ? questionna-t-il à son tour. Voulez-vous m'expliquer ce que vous êtes venu chercher ici ? J'ai horreur des gens trop curieux...

Très calme, Claude répondit :

— Vous savez très bien ce que je suis venu chercher. Vous étiez là lorsque j'ai posé ma question au sujet des meurtres du rapide de Lyon. C'est vous qui en êtes indirectement res-

ponsable, probablement même est-ce vous l'instigateur de ces abominables crimes.

» Pourquoi avez-vous fait cela ? »

Derrière sa lourde porte de bois, l'autre crânait, fort à l'aise. Il raconta son histoire, heureux de donner – à ce qui lui semblait – des preuves d'une belle intelligence.

— Imaginez-vous, cher monsieur, dit-il d'un ton souverainement impertinent, que j'ai besoin d'argent. Oui, je ne me sens pas fait pour une vie médiocre...

— Il faut travailler !

Le cynique personnage éclata d'un rire strident :

— On ne s'enrichit jamais en travaillant. Allez, je ne suis pas vieux, mais j'ai déjà une bonne expérience de la vie !

» Donc, j'avais besoin d'argent, et vous savez que ce n'est pas toujours commode de s'en procurer. Le père Grabelin est un vieux fou

qui dépense tout ce qu'il gagne à faire des recherches idiotes. Cependant, il a eu une idée de génie le jour où il a découvert son gaz bleu. Pensez donc qu'il voulait en faire cadeau au gouvernement... Je vous dis bien qu'il n'a pas toute sa raison.

» J'ai un excellent ami qui habite deux maisons plus loin et qui est chauffeur au P.-L.-M. C'est un dur qui ne craint rien, et nous avons déjà fait quelques opérations fructueuses ensemble.

» Tout de suite, nous avons vu le parti que l'on pouvait tirer de la mort bleue. Et nous avons organisé les décès du rapide de Lyon. »

Plein d'une forfanterie révoltante, le jeune voyou poursuit :

— Il nous a fallu montrer presque du génie dans la réalisation de ces « opérations ». Ainsi, savez-vous comment Robert pénétrait dans les compartiments ?

Cela, Claude le savait, mais il jugea opportun de feindre de l'ignorer. Il dit, paraissant fort intéressé par le récit de la jeune gouape :

— Je serais très heureux de l'apprendre.

— Vous allez voir, c'est formidable ! Les lampes de chacune des cabines que Robert veut visiter sont truquées... Un travail remarquable qu'il exécute à ses moments perdus, lorsqu'il est au dépôt pour soigner sa machine... On lève deux taquets, tout l'ensemble se rabat et cela dégage un trou d'homme pas très large, mais suffisant pour Robert, qui n'est pas de grande taille. Lorsque tout est remis en place, il est impossible de s'apercevoir de rien. Nous n'avions, jusqu'ici, que deux lampes de cabines aménagées ; la semaine prochaine, il y en aura six. La maison se monte, vous voyez...

» Au moment choisi, donc, Robert met un masque, abandonne son poste, passe sur les toits, gagne le compartiment choisi, envoie une ampoule de gaz préparée par moi dans le

compartiment. Il attend un moment, puis exécute tranquillement sa petite visite et retourne à son poste. Ni vu, ni connu ! C'est du billard, ça, hein ? »

— Mais alors, le conducteur de la locomotive est votre complice ?

— Non, pas exactement, c'est un dégonfleur ! Il a d'abord refusé de marcher dans la combine, mais Robert, qui n'a jamais peur de rien, lui a promis qu'on enverrait un jour une ampoule de gaz bleu dans la petite bicoque qu'il habite à Montgeron avec sa femme et ses trois gosses s'il n'était pas raisonnable !

» Maintenant, il a compris, il est gentil comme tout !

» J'espère que votre curiosité est satisfaite et que vous savez tout ce que vous vouliez savoir en venant ici ?

— Oui, je vous remercie. Et quand allez-vous ouvrir cette porte ?

L'autre éclata de rire :

— Ouvrir la porte pour que vous filiez tout droit prévenir la police ! Vous me prenez pour un enfant ?

» Si je vous ai pris comme confident, c'est que j'étais certain que vous seriez discret à l'avenir et que vous ne diriez plus jamais rien. »

Ce fut au tour de Stephen de ricaner :

— Trop tard, mon ami, la police est déjà au courant. J'ai téléphoné à l'inspecteur Mougeot avant de venir ici. À l'heure présente, il entre peut-être dans la boutique.

Albert Latude devint blême de fureur :

— Ah ! c'est comme ça ! Vous m'avez trahi ! Vous êtes une sale canaille ! Eh bien ! tant pis pour vous !

Avant que Stephen ait pu se rendre compte des intentions du jeune bandit, ce dernier avait braqué un revolver par le judas et un coup de feu avait claqué, sec.

Comme un écho, un autre bruit répondit, au fond du laboratoire : la balle avait fait éclater le ballon contenant le gaz mortel.

Le pharmacien, qui s'était replongé dans ses recherches en paraissant s'insoucier de ce qui se passait autour de lui, poussa un horrible cri lorsqu'il vit le ballon brisé et perdit connaissance.

Stephen retint un moment son souffle. Il entendit alors des coups de feu assourdis, puis il dut respirer ; le mortel gaz pénétra dans sa gorge : il perdit connaissance à son tour.

* * *

Lorsque Stephen lui avait téléphoné, l'inspecteur Mougeot était furieux contre le jeune homme. Ce dernier, en effet, lui avait faussé compagnie la veille, le laissant dans l'expectative. Aussi, malgré les recommandations du jeune homme, tarda-t-il, grognon, à le re-

joindre, avec quelques hommes, dans la petite pharmacie de la rue du Télégraphe.

Lorsqu'il ne vit personne dans la boutique, il s'emporta contre lui-même, certain que Stephen devait courir un réel danger. D'ailleurs, le jeune chimiste ne le lui avait pas caché. Le policier se précipita dans l'escalier menant au laboratoire. Il vit un homme, revolver au poing, qui, un masque sur le visage, assujettissait une porte.

Très brave, voulant réparer son erreur, l'inspecteur réduisit l'homme à l'impuissance, s'empara de son masque, le mit sur son visage et pénétra dans le laboratoire. Il vit tout de suite Stephen qui gisait, le visage enfoui dans son veston roulé en boule. Il le ramena à l'air frais et retourna chercher le vieux pharmacien, fermant avec soin la porte à chaque fois. Heureusement, elle était pourvue de joints de caoutchouc rendant sa fermeture hermétique, et l'on ne craignait pas que le gaz mortel se propageât au dehors, excepté des quantités mi-

nimes, lors de l'ouverture et de la fermeture de la porte.

Les pompiers, alertés, envoyèrent les spécialistes du secours aux asphyxiés. Après une heure d'efforts, Stephen revint à lui, mais le vieux pharmacien, moins résistant, avait succombé, vaincu par sa propre invention.

Quand le jeune homme ouvrit enfin les yeux, sous le regard joyeux de Mougeot, qui ne se serait pas pardonné sa mort, il dit :

— Arrêtez le commis et le chauffeur, je vous expliquerai...

Puis il s'évanouit à nouveau.

On n'eut pas besoin d'arrêter Albert Latude. Assommé par Mougeot, il était resté à la porte du laboratoire et la mort bleue avait encore une fois fait son œuvre, mais ce n'était que justice. L'abominable petit gremlin avait mérité de mourir ainsi.

Quinze jours plus tard, le cauchemar était évanoui et Stephen, complètement rétabli, recevait la visite de l'inspecteur Mougeot.

— Tout est réglé, maintenant, dit le policier ; mais, quoique votre nom ne soit jamais cité dans la presse, tout le mérite vous revient ! Vous avez non seulement la formule du gaz, mais encore vous êtes parvenu à l'assassin bien avant moi.

Mougeot s'arrêta un instant de parler, puis il avoua, vexé quand même d'avoir été si bien vaincu par cet « amateur » :

— J'en suis bleu !

Stephen éclata de rire.

— Mon cher inspecteur, c'est moi qui ai failli en devenir bleu !

FIN

Ce livre numérique

a été édité par la

bibliothèque numérique romande

<https://ebooks-bnr.com/>

en août 2021.

— Élaboration :

Ont participé à l'élaboration de ce livre numérique : Isabelle, Yves, Françoise.

— Sources :

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : Moran, Nicole, *La Mort bleue*, Paris, ABC éditions, Collection Police-Express, Série bleue n° 2, 22.04.1942. D'autres éditions

ont pu être consultées en vue de l'établissement du présent texte. L'illustration de première page ainsi que celle de la couverture originale provient de notre édition de référence.

— Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (notes de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation de la Bibliothèque numérique romande. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

— Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens

sont limités et votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...

— Autres sites de livres numériques :

Plusieurs sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.

Table des matières

I

II

III

IV

V

[Ce livre numérique](#)